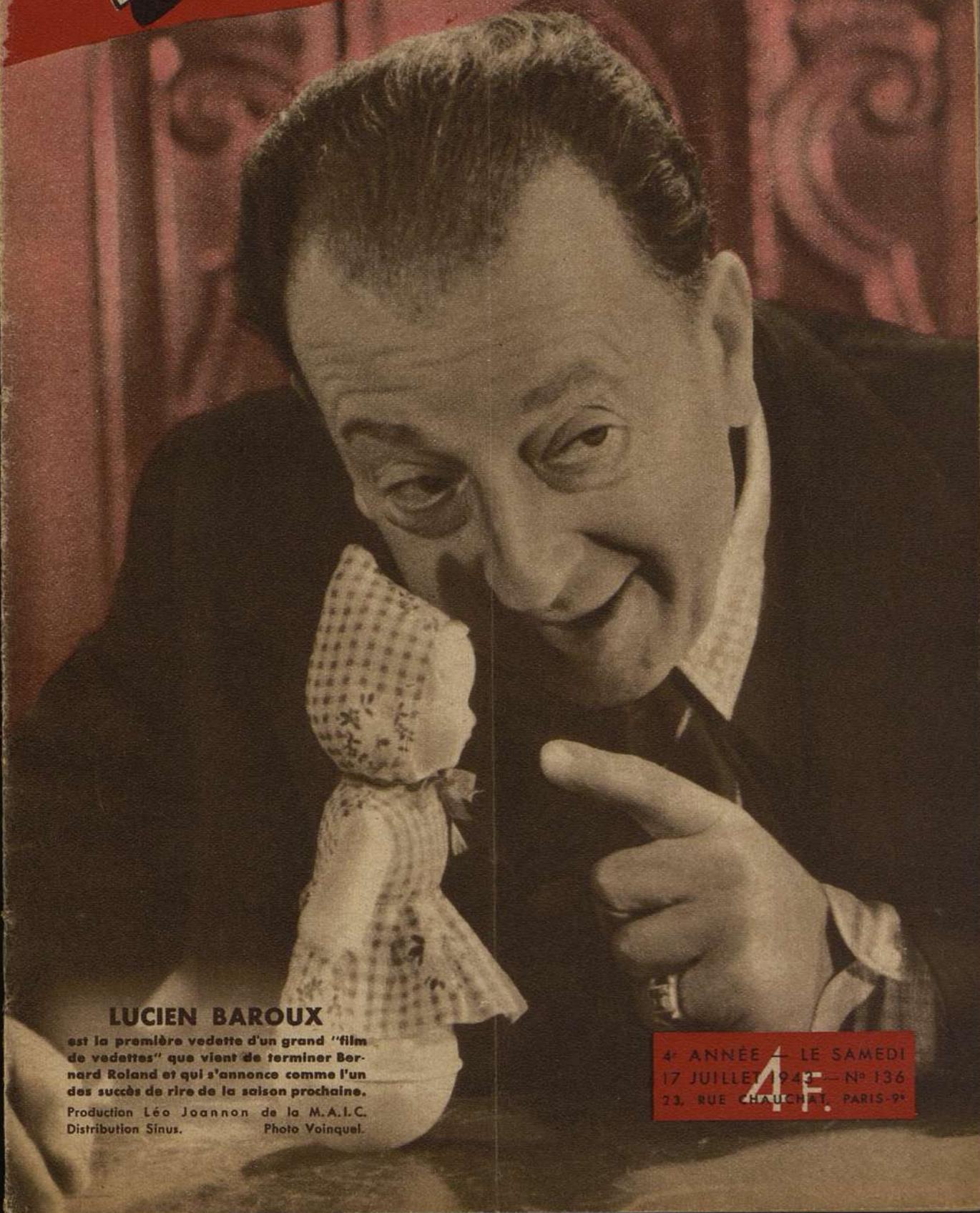


Vedettes



LUCIEN BAROUX

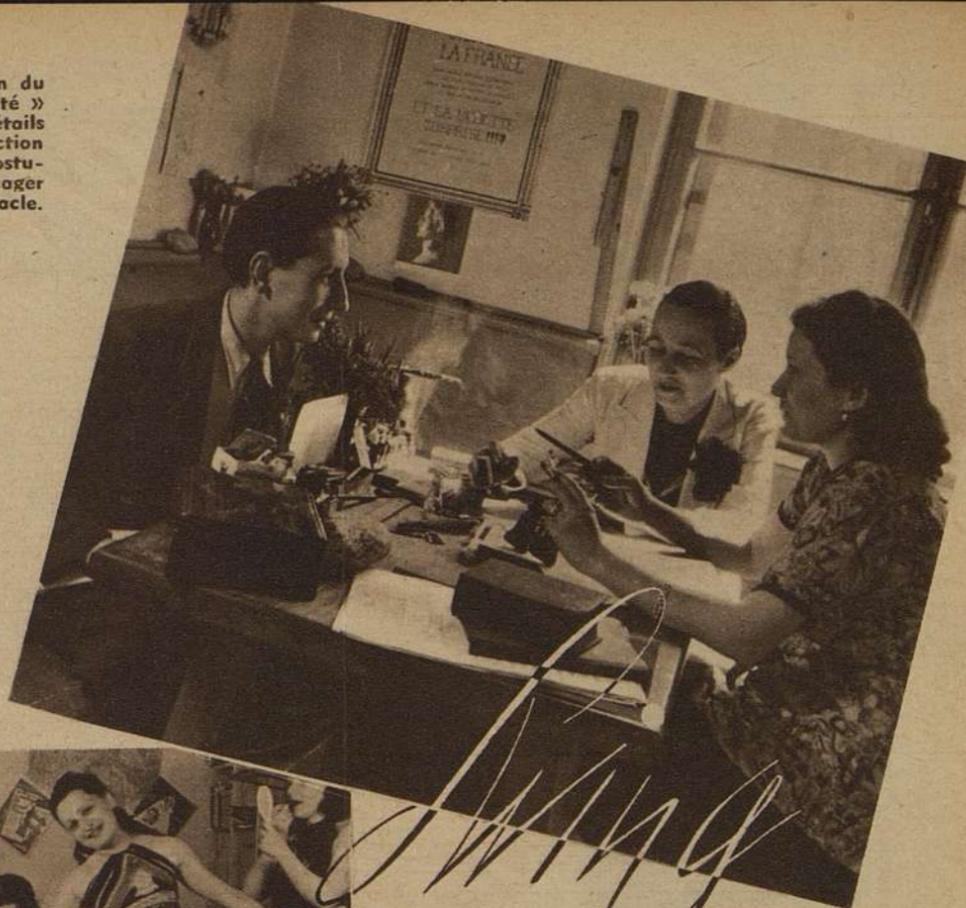
est la première vedette d'un grand "film de vedettes" que vient de terminer Bernard Roland et qui s'annonce comme l'un des succès de rire de la saison prochaine.

Production Léo Joannon de la M.A.I.C.
Distribution Sinus. Photo Voinquel.

4^e ANNÉE — LE SAMEDI
17 JUILLET 1943 — N° 136
23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e

4F.

Avant la mise en train du programme, le « Comité » discute de tous les détails nécessaires à la confection des décors et des costumes qui sont à envisager pour le prochain spectacle.



Ph. Marc Vaux.



La danseuse étoile, telle une maîtresse de ballet pleine d'expérience, répète devant ses camarades les pas de la prochaine danse qu'elle doit exécuter.



La « Directrice » de la troupe distribue, à chacune des artistes, les costumes qui ont le plus souvent été réalisés avec d'ingénieux moyens de fortune.

MAG

SALON au camp

UN peu partout, dans les usines d'Allemagne travaillant pour l'armement, des groupements artistiques se sont donnés le jour. Français et Françaises utilisent ainsi, de la façon la plus agréable, leurs moments de loisir. Et c'est souvent que, dans une grande salle commune de leur camp, ces artistes amateurs offrent à leurs camarades des représentations qui obtiennent, chaque fois, un très gros succès. Il va de soi que l'émulation qui règne dans chaque groupe est un élément de réussite.

Dans le camp où a été pris ce reportage, à Berlin, on répète avec ardeur, chaque soir, pendant plusieurs semaines et, chaque fois, c'est un spectacle parfaitement au point qui est présenté au public.

Le lieu de réunion de la maison, habitée par des femmes françaises, a été baptisé « Swing-Salon ». On s'y croirait dans un atelier d'artiste. Ce qui est d'ailleurs bien le cas puisqu'il abrite les actrices et les danseuses de la Compagnie théâtrale.

On y discute fiévreusement du spectacle, de la mise en scène et de sa réalisation prochaine.

La troupe est commandée par une directrice, qui a la haute main sur tout. C'est elle qui surveille la confection des costumes, tous confectionnés par ses camarades. On devine aisément l'ingéniosité qu'il faut déployer pour organiser une garde-robe aujourd'hui. Tout y est obtenu et réalisé avec des moyens de fortune. Mais l'ingéniosité n'est-elle pas, précisément, une des qualités maîtresses de ces jeunes filles françaises ?

La danse occupe une place importante dans chacun des spectacles. Aussi, l'une de ces demoiselles s'est-elle spécialisée dans la confection des jupons et des tutus.

Les accessoires les plus divers sont prévus. En fouillant de-ci, de-là, on a pu réunir tout ce que le music-hall exige dans le genre.

Et la bonne humeur aidant, ce sont des programmes pleins de gaieté et d'entrain que l'on met sur pied pour la plus grande joie de tous.



Jess Pettersen donne le départ du Grand Prix hippique de Montmartre.

COURSES A MONTMARTRE FIACRES

Photos Corsaint.



Le garde champêtre de la Commune Libre du Vieux Montmartre est là.



P. Stephen et A. Tissot font connaissance avec leur cheval, un «vétéran».

Dimanche dernier eut lieu la course des fiacres organisée par la Commune Libre du Vieux Montmartre. Depuis longtemps la Commune était en sommeil, après avoir créé et organisé, sous l'égide de Pierre Labric, les spectacles les plus populaires et les plus amusants de Paris : la Course au plateau, la Marche des Catherinettes, le Championnat de la Vie chère, la Course des vieux jetons, le Championnat des reporters et bien d'autres.

Pour le « grand prix hippique » de Montmartre, le Moulin-Rouge représentait la Tribune, la Place Blanche le Paddock, Robinson était devenu le pesage et la pelouse était constituée par le terre-plein des boulevards de Clichy et Rochechouart.

Il y eut quatre courses : celle des Victorias (pouliches d'époque), remportée par Mona Dol et Pierre Sarda, celle des Coupés (purs vétérans) qui vit César triompher avec Suzy Leroy et Dinan, celle des Victorias (pur sang, demi-sang et quart de sang moins de vingt ans) qui eut pour gagnants Alibert et Milly Mathis sur Pompon. Enfin, en dernière, le cheval de Suzy Solidor arriva bon premier avec Raoul Guérin. En tout 21 chevaux, autant de cochers éminemment représentatifs, et 42 vedettes en action dont Loulou Hégoburu, Jacques Taillade, Dandy, Tramel, André Claveau, Fernand Gilbert, Alice Tissot, Pierre Stephen, Raymond Cordy, Jany Laferrière, Eliane de Creus, Henry Laverne, Villabella, Jean Marsac, Ded Rysel, Germaine Roger et la danseuse Rayne. Après la vraie course constituée par un parcours circonscrit entre le Gaumont-Palace et la place du Delta, soit 2.500 mètres, il y en eut une seconde, encore plus animée.

André Claveau arriva bon premier. Ecrasé, piétiné, décoiffé, il dut se réfugier dans les escaliers d'un immeuble jusqu'au moment où un service d'ordre vint lui porter secours.

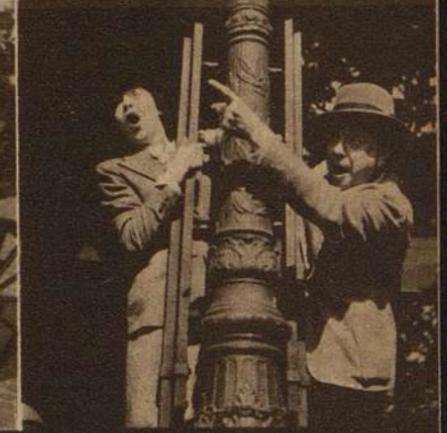
Jane Sourza fut seconde. A un moment donné, on n'apercevait plus, d'elle, qu'un bras qu'elle agitait au-dessus d'un chapeau blanc, comme celui d'une noyée.

La plupart des vedettes se retirèrent à l'Ambassade de Montmartre, où ils restèrent tapis pendant plus d'une heure. La popularité, c'est bien beau, mais cela ne va pas jusqu'au désir de se faire écraser par une foule enthousiaste et ravie.

Michèle NICOLAÏ.



Jany Laferrière et Raymond Cordy arrivent au poteau devant la foule.



De la pelouse, Henry-Laverne et sa femme suivent les courses avec intérêt.

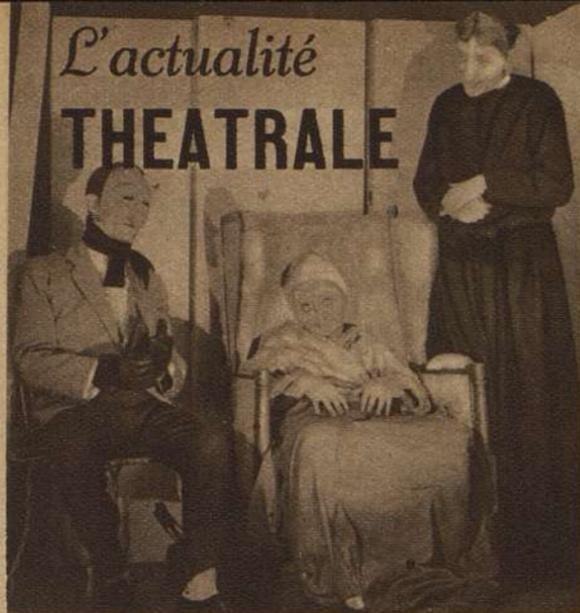


Milly Mathis et Alibert sont les grands gagnants du parcours avec Pompon.



Jane Sourza, entourée, signe des autographes à de nombreuses admiratrices.

L'actualité THEATRALE



Une scène pittoresque et bien typée de « Pantalonades », le nouveau spectacle du Théâtre de l'Humour. Photo Studio Harcourt.

AU THÉÂTRE DU JEUNE-COLOMBIER :

"PANTALONNADES"

Si ce genre de spectacle n'est pas très nouveau — et fait même terriblement démodé — Pierre Risch est tout de même un excellent comédien de composition, infiniment supérieur aux inépties qu'il joue. Son « Marchand de Masques » est encore ce que je préfère dans tout le programme. Mais le texte qui accompagne ses silhouettes : « Le Père Tomate », « le Marchand de Plaisir », « Jeff Saucisse », « Madame Crotte », est extrêmement faible. Son drame sentimental, « Dans la vie tout s'arrange » est d'une naïveté presque agressive. Ce que nous attendons d'un sketch de ce genre, c'est-à-dire d'un sketch burlesque, c'est l'absurde réalisé sous une forme concrète, ce qu'on pourrait appeler « une absurdité visible ». Mais il faut que cette absurdité soit admirablement réglée et renferme une part de vérité.

Je préfère le conte fantastique « Le Mort de la Guitare », joué par deux musiciens (Jean Daguette et Pierre Risch), deux sortes de rêveurs éveillés, mi-fous, mi-pétés.

Des adaptations d'Henry Monnier et d'Aurélien Scholl dégagent une poussière qui vous aveugle. Il faut laisser ces piécettes aux fêtes de patronages et aux exercices d'élèves. Ce genre d'humour est triste à pleurer. Quant à la farce de Népomucène Jonquille : « L'Épouvantail », c'est incoutable. C'est un long monologue, joué par un pochard, dont le langage symbolise tous les lieux communs de la plus méchante littérature. Tout cela est bien dommage, car Pierre Risch montre une grande variété de dons dans ces rôles divers ; mais pourquoi faut-il qu'ils soient si mal employés ?

AU THÉÂTRE HÉBERTOT :

Reprise de "PYGMALION"

Cette reprise d'un des chefs-d'œuvre de Bernard Shaw n'offre pas grand intérêt, puisqu'elle est sensiblement la même que celle donnée cet hiver au Théâtre Lancry.

Nous l'avons dit : Bernard Shaw, Oscar Wilde et Millington Synge sont aussi intraduisibles en français que Sacha Guitry en anglais. Ce genre d'humour très national ne passe pas la frontière. On a beau situer l'action à Paris et camoufler les personnages, ils restent anglais, avec leurs ridicules, leurs manies, leurs travers, dessinés féroceusement par un Irlandais, dont toute l'œuvre théâtrale n'est qu'une satire de la race anglo-saxonne. En nous présentant une plaisante parodie des mœurs britanniques, accommodée à la sauce française, A. et H. Hamon, adaptateurs de « Pygmalion », ont faussé complètement la pièce. C'est aussi ridicule que si l'on déguisait « Le Marquis de Priola » en vieux lord, et « Tartuffe » en pasteur anglican.

Je doute qu'un pays apprécie complètement l'humour d'autres pays, excepté dans ces cas très rares où la qualité de l'humour est telle qu'elle s'adresse à l'humanité civilisée tout entière. Ce n'est certainement pas le cas de Bernard Shaw qui demeure Irlandais pur sang. Tout le monde apprécie l'esprit, mais l'humour particulier que chaque race préfère est au fond une affaire de climat.

Au Théâtre Hébertot, « Pygmalion » a pour interprètes la plupart des jeunes artistes qui ont déjà joué la pièce au Théâtre Lancry.

Annie Jeanclaude a repris le merveilleux rôle de Lisa, la petite fleuriste transformée en grande dame. Elle est un peu raide, un peu automate ; mais son jeu est simple et direct. Voilà enfin une débutante qui est pleine de qualités et de promesses.

Je n'en dirai pas autant de son nouveau partenaire, Léo Peltier, pensionnaire de l'Odéon, prêt « gracieusement » à Jacques Hébertot par René Rocher. Quand on a un si mauvais comédien dans sa troupe, on peut lui ouvrir la cage... Dans la complexe figure du professeur de phonétique (personnifié à l'écran d'une inoubliable façon), Léo Peltier est exactement le contraire du personnage : sans race, sans distinction, sans verve et sans fantaisie. C'est au point que l'on en arrive à regretter dans ce rôle Raymond Raynal. Et Dieu sait s'il manquait d'ironie cinglante et de légèreté brillante !

Je ne vois que du bien à dire de Lise Berthier, Jean Gaudray, Henry Charret et surtout de Jean Martin.

Jean LAURENT.

FAISONS LA " curieuse

LA PART DU FEU

pièce jouée et triomphante
de
LOUIS DUCREUX

par ROSAL

ODEE surgit en juin 1941. André Roussin déclare alors à Louis Ducreux : « Ton sujet ressemble au sujet du « Lit à Colonne ». — Je m'en moque », rétorque Louis Ducreux. Second et troisième actes écrits en novembre 42, à Marseille. La pièce est déposée à la Société des Auteurs en janvier 43. Gabriel Arrout, qui vient de la lire, signale à Ducreux : « Ta pièce traite le même sujet qu'un feuilleton de Braggiotti paru dans « La Gazette de Lausanne », en 1941.

— Je m'en moque ! réplique Louis Ducreux, qui monte sa pièce à Lyon.

Un critique fait alors remarquer : « La pièce de Louis Ducreux serre de très près le dernier roman d'Henri Troyat, « Le Mort saisit le Vif ». « La Part du Feu » est montée au Studio des Champs-Élysées en mai 43, pour trois semaines. Dans « Les Nouveaux Temps », Armory a signalé : « Le sujet traité par Louis Ducreux l'était dans une nouvelle intitulée « Le Volcan » et parue dans « Vendémiaire » avant guerre.

« Je m'en moque ! » Et Ducreux, auquel Albert Willemetz vient de téléphoner qu'il lui retient sa pièce pour l'Athénée, hausse les épaules. Toutefois, l'auteur de « Phi-Phi » ne peut s'empêcher d'ajouter : « Vous en avez une veine d'avoir pu montrer votre pièce avec vos propres moyens... J'en ai lu, cette année, trois autres qui traitaient exactement le même sujet... »

SUJET DE « LA PART DU FEU » de Louis Ducreux

TROIS PERSONNAGES ESSENTIELS :

André, un romancier pour bibliothèques de gares.
Madeleine, sa femme, anciennement la maîtresse de Klapotermann.

Klapotermann, un bohème génial, illuminé, amoureux de Madeleine.

Un personnage accessoire : la petite bonne, qui s'intéresse à la littérature.

Eperdu d'admiration pour Klapotermann, un romancier en feuilletons lui a pris sa maîtresse, Madeleine, et l'a épousée. Celle-ci, cependant, lui reproche de n'avoir pas tenu les merveilleuses espérances qu'elle avait mises en lui, de n'être pas à la taille de « Klapo ». C'est alors que survient Klapotermann traqué par la police. Pourchassé, il abandonne une valise qui contient, annonce-t-il, le manuscrit achevé de son premier grand ouvrage : « Les Hautes Terrasses ». Coups de feu dans la nuit... Klapotermann a dû être tué par les douaniers... L'action se déroule dans un chalet montagnard. André, demeuré seul, s'empare du manuscrit et...

(Acte 2)... devient célèbre en publiant sous son nom le manuscrit de Klapotermann. Sa femme l'adore. Survient Klapotermann qui n'a pas été tué. La grande scène inévitable éclate entre le voleur et le volé. S'emparant d'un revolver, le voleur veut tuer le volé. Après une réaction violente, Klapo décide qu'il se moque de cette gloire inutile. Il rejette l'argent que lui offre André, mais accepte son hospitalité pour demeurer auprès de Madeleine.

(Acte 3) Klapo, désespéré d'avoir perdu Madeleine, boit. André se sent à nouveau infécond. Madeleine souffre. Une fois encore, magnanime, Klapo abandonnera au profit du vainqueur les dépouilles de « sa propre destinée ». Il s'en ira.

CE QUE DECLARE LOUIS DUCREUX :

« J'ai la conscience légère. Je n'ai matériellement pas pu prendre connaissance du manuscrit d'Henri Troyat. Je n'ai lu ni « Le Lit à Colonne », ni « La Mort d'un Peintre », ni « Le Volcan », ni « Le Mort saisit le Vif ». Je suis navré pour Troyat, mais ravi que ma pièce, par chance, ait vu, sur scène, le jour la première... »

LOUIS DUCREUX

Photo Lido.



PART DU FEU " coincidence

LE MORT SAISIT LE VIF

pièce non jouée
de
HENRI TROYAT

INDE BLISS

ODEE surgit dès 1933, puis abandonnée.

En 1940, Henri Troyat songe à une nouvelle, puis à une pièce : son premier acte est écrit en 1941. Mais la formule théâtrale ne satisfait pas entièrement l'auteur de « L'Aragne ».

Il décide de faire un roman. Le manuscrit, achevé aux premiers jours de 1942, est montré à Raymond Rouleau. — Il faut absolument que vous me tiriez de cela une pièce que je jouerai !

Le livre paraît en librairie en mai 1942.

La pièce, achevée en juillet, est présentée par Rouleau à Hébertot en août.

— Je monte votre pièce, si vous modifiez le premier acte. Troyat refuse et porte la pièce à Pierre Fresnay et à Albert Willemetz, qui la lisent avec intérêt mais ne la retiennent pas.

La pièce « Le Mort saisit le Vif » n'est pas déposée à la Société des Auteurs.

Plus de douze témoins peuvent cependant affirmer l'avoir lue antérieurement à janvier 43, date de dépôt du manuscrit de Ducreux.

SUJET DU MORT SAISIT LE VIF

pièce de Henri Troyat

— Je tiens à vous prévenir que, dans ma pièce, j'ai, à dessein, ressuscité un mort — mon héros Galard — qui, dans le livre, se contente d'obséder Jacques Sorbier.

TROIS PERSONNAGES ESSENTIELS

Jacques Sorbier, un raté qui écrit dans des journaux d'enfants.
Suzanne, sa femme, veuve présumée de Galard.
Galard, un bohème génial, illuminé et diabolique.

Un personnage accessoire : la petite bonne qui s'intéresse à la littérature.

Et maintenant, passons à l'ouvrage de Henri Troyat.

« Le Mort saisit le Vif », livre paru en librairie en mai 1942, pièce proposée à Raymond Rouleau en juillet de la même année.

Jacques Sorbier, écrivain raté qui collabore à des journaux d'enfants, a épousé Suzanne, la veuve ou présumée veuve de Galard, un écrivain génial, fantasque, passablement diabolique, auquel il a voué une admiration fanatique. Sur ces entrefaites, Suzanne remet à Jacques un manuscrit non publié de son mari : « La Colère », qu'elle vient de découvrir dans ses valises. Sorbier le publie sous son nom. Le succès est immense. Le voici lauréat du Prix Maupassant, célèbre, et Suzanne, qui le méprisait, se met à partager l'admiration générale et à l'aimer comme jamais elle n'a aimé Galard.

Sorbier s'efforce alors d'écrire un roman par lui-même. Hélas ! ce roman est désespérément plat. Les éditeurs le refusent. C'est alors que Galard revient — il n'était pas mort — et, au cours d'une grande scène, il se moque de son voleur, qui a saisi un revolver et veut le tuer. « Des manuscrits tels que « La Colère », j'en porte cinquante en moi, tandis que toi... » Abasourdi par tant de diabolique magnanimité, Jacques abandonne.

CE QUE DECLARE HENRI TROYAT

« S'il ne s'agissait que de ressemblance entre mon roman et la pièce de Louis Ducreux, ce serait sans gravité. Mais il s'agit de ressemblances flagrantes entre deux pièces de théâtre, la mienne et celle de Louis Ducreux.

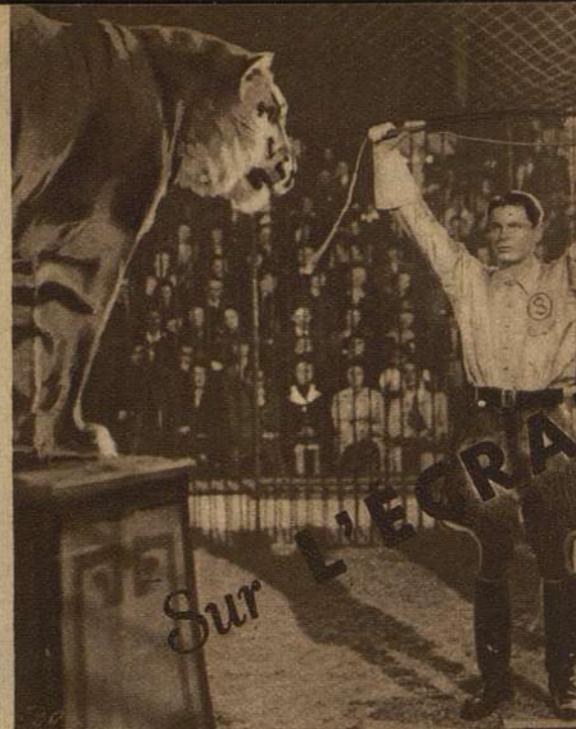
« Que va devenir ma pièce ?

« Je veux bien croire à la bonne foi de Louis Ducreux, mais les coïncidences sont par trop ahurissantes pour que je n'en réfère pas à l'arbitrage de la Société des Auteurs pour... faire la part du feu ! »

Rosalinde BLISS.

HENRI TROYAT

Photo Harcourt.



Rudolf Prack est un beau dompteur dans « Tragédie au Cirque ». Photo Tobis.

TRAGÉDIE AU CIRQUE. — Il est toujours dangereux de donner un tel titre à un film, car il nous laisse espérer des « clous » sensationnels pour nous laisser le plus souvent sur notre fringale. Eh bien ! pour une fois, nous ne sommes pas déçus ! Outre les qualités cinématographiques de l'œuvre de Carl Anton, « Tragédie au Cirque » comporte une partie « attractions » de tout premier ordre ; la cavalerie est brillante et les numéros de bêtes féroces sont très sensationnels sans jamais flatter le bas côté sanguinaire d'un certain public qui va au cirque « pour voir manger le dompteur »... Le scénario est ordinaire mais bien mené. Il nous montre une jeune fille, Hélène Wallner, dont le père possède l'un des plus grands « chapiteaux » d'Europe, cède à l'appel de la piste malgré l'abstention que met papa Wallner à l'en écarter. Tout cela pour nous montrer qu'il existe une passion du cirque à laquelle on ne résiste pas : c'est comme une vocation que rien ni personne ne saurait éteindre. Le sujet, on le constate, est un peu « déjà vu », mais il est traité ici avec une grande probité, sans fausse rhétorique cinématographique, et parvient à imposer facilement l'atmosphère très prenante du cirque. Leny Marenbach, Rudolph Prack, Paul Hoffmann et Charlotte Daudert jouent les principaux rôles, avec quelques lions et quelques tigres dont la beauté photographique est vraiment impressionnante !

MALARIA. — Nous sommes en Malaisie. Du moins on le suppose, car l'auteur ne nous dit pas exactement où se déroule son drame. Peu importe du reste ; ce qui compte, c'est que nous sommes en pleine brousse, à la lisière d'une forêt vierge inextricable, où les serpents, les moustiques, les crocodiles et la mousson rôdent et font, de ce lieu tout poisseux d'humidité et de fièvre, un véritable enfer. C'est là que nous trouvons quelques colons français : Barral, sa femme Madeleine, le docteur Cyril, Malfas, le dernier arrivé, encore tout frais émolu de son ciel d'Europe, et le père Dalmar. Et voici l'aventure classique : Madeleine, être délicat et dépaycé dans cet infernal pays, se prend d'un amour désespéré pour Malfas. Le jeune homme est, de son côté, profondément touché par cette passion et cette détresse, mais il subit en même temps les premiers assauts de la malaria. Sur ces entrefaites, le domestique japonais de Barral, l'énigmatique et silencieux Saïdi, surprend le secret de Madeleine et de Malfas ; les deux amants tremblent qu'il n'aille dire la vérité à son maître et voici une angoisse nouvelle qui les étirent !... Je vous passe les péripéties de la flèche empoisonnée, de l'agression dont Saïdi est victime de la part de Malfas, de la disparition du corps, de la résurrection inattendue et terrifiante de ce silencieux fils du soleil, de la mort de Malfas terrassé par la fièvre jaune, etc.

En réalité, ces épisodes sont noyés dans des détours et des lenteurs infinies qui entravent le scénario. M. Jean Gourguet, qui a mis en scène « Malaria », s'est rattrapé sur « l'atmosphère ». Il a fait un film qui, à défaut d'action, s'efforce d'accrocher l'attention par des moyens descriptifs et, s'il a réussi à donner à ses images une couleur locale juste et très évocatrice, il n'a pu maintenir jusqu'au bout l'intérêt de ses personnages et de leurs drames domestiques. Le scénario de M. Georges Vally est, à cet égard, très déficient.

Michel Vitold était l'interprète rêvé de ce rôle de malade tourmenté, en proie à la fièvre et à la peur : il est excellent. Sessue Hayakawa prête son masque magnifique au personnage de Saïdi dont il fait un inquiet et mystérieux boy indigène ; Mireille Balin, Jacques Dumesnil, Debucourt et Alexandre Rigault jouent les autres rôles.

Roger REGENT.



ALIX COMBELLE

...est rentré la semaine dernière à Paris, avec son excellent orchestre de huit musiciens, après une longue tournée à travers la France occupée. Ces artistes débordant de rythme et d'entrain ont ainsi parcouru 20.000 kilomètres en cinq mois, donnant des concerts dans plus de 60 villes !... Ils ont même trouvé le temps de répéter des nouveaux morceaux... et chansons de la composition du « chef », car depuis peu Alix Combelle s'est lancé dans ce genre et l'on connaît bien ses deux plus grands succès tout récents : « Oui, si tu me dis oui » et « Elle et Lui ». Mais nous n'entendrons ses œuvres inédites qu'en octobre, où la célèbre vedette de jazz fera sa rentrée au music-hall... En attendant, après quelques jours de vie familiale, le « roi du saxophone » va repartir pour une tournée en Belgique... Souhaitons-lui donc bon voyage et réjouissons-nous de l'applaudir au début de la saison prochaine !

P. H.

1. Alix Combelle et ses huit musiciens, au moment où ils vont sauter sur le quai de la gare du Nord, sont tout heureux de rentrer à Paris.

2. Sitôt rentré chez lui, dans le moderne studio qu'il habite, à deux pas de la place Pigalle, Alix Combelle défait sa valise sur le tapis.

3. ...C'est le petit cadeau, souvenir de voyage, qu'il a rapporté à sa charmante femme, auprès de laquelle il va se reposer quelques jours.



Courrier Théâtral

● Grâce à son toit ouvrant, c'est en plein air que vous assisterez au spectacle du Château-Bagatelle. Chaque jour, sauf le dimanche, de 22 heures à l'aube.

● Lundi 28 juin a eu lieu, au Théâtre du Jeune-Colombier-Humour, la répétition générale des « Pantalonnades » du Nouveau Théâtre Comique, dont Pierre Risch est le metteur en scène, avec des textes de Népomucène Jonquille, Georges Pillement, Pierre Risch, une adaptation d'Henry Monnier, une chanson d'Oreste Rossi, sur une musique de Fernand Capitani, et un vieux vaudeville, adapté par P. Risch, avec les comédiens-clowns : Pierre Risch, Jean Daguerre, Albert Manac et Odette Laudner. Il s'agit là d'une résurrection

de la Commedia dell'arte, avec de nouveaux personnages, avec et sans masques, capable d'apporter du neuf au théâtre comique.

Vedettes

L'hebdomadaire du théâtre, de la vie parisienne et du cinéma • Paraît le Samedi
4^e Année

23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e
TAL. 50-43 (lignes groupées)

Chèques postaux : Paris 1790-33

PRIX DE L'ABONNEMENT :
Un an (52 numéros) 180 fr.
6 mois (26) 95 fr.

D'une pierre deux coups

Faire le bien constitue une grande satisfaction morale. A la Loterie Nationale, cette joie s'accompagne souvent de celle d'une aimable visite de la fortune. Ainsi, on fait d'une pierre deux coups : pour le bien d'autrui et le vôtre, achetez donc un billet.

GYRALDOSE

soins intimes

Établissement CHATELAIN, 107, Bd de la Mission-Marchand, COURBEVOIE (Seine)
Visa 144 P-1076

Edith Piaf, par M.-M. Poulain, actuellement au « Salon des Tuileries ».



NON!

P.V.13
Vous ne laisserez pas les enfants des villes affronter un nouvel hiver sans qu'ils aient été à l'Air Pur...

Vous ne condamnerez pas des petits à traîner dans les rues tout l'été ou à jouer dans des cours sordides...

Vous ne partirez pas en vacances en laissant derrière vous des enfants qui habitent toute l'année des taudis...

VOUS ACHÈTEREZ DES BONS DE SOLIDARITÉ AU FACTEUR OU DANS LES P. T. T. POUR LES COLONIES DE VACANCES



Les CONCOURS DU CONSERVATOIRE

La danse

Par Jean ROLLOT

Le Conservatoire fait recette à partir du jour où il présente son examen de danse. Chaque année, c'est la même chose. Et les gens les moins avertis comprendraient bien cela.

On ne prête aucune attention aux cuivres, aux bois, aux percuteurs. On laisse ça aux techniciens. « On », c'est le grand public.

C'est un fait, annuellement renouvelé, qu'il commence à se déranger pour les cordes. Pour le piano, il est plus nombreux encore. Mais, avec la Danse, c'est la ruée rue du Conservatoire, ruée dont l'intensité ne faiblira plus jusqu'à la dernière séance des grands concours. Car la Danse prélude à ces grandes journées où sont encore jugés le chant, l'opéra, l'opéra-comique, la tragédie et la comédie. Il est de règle que tout cela se passe sous la canicule. Y faut-il voir un peu de l'origine orageuse qui emplit régulièrement la noble salle à chacune de ces séances ?

Peut-être. Mais, d'une année à l'autre, le public se présente toujours sous les deux mêmes formes. Il est fait de deux clans, interpénétrés du haut en bas des fauteuils et balcons. D'une part, ceux qui viennent ici pour y découvrir des professionnels. D'autre part, les gens moins agressifs dont l'état d'esprit repose sur le principe qu'aux examens du Conservatoire on ne vient pas pour voir des gens de métier, mais seulement des élèves aptes à aborder un métier par la suite. Depuis que j'assiste à ces joutes artistiques, c'est dans cette dernière catégorie que je reste rangé.

J'étais venu, cette année, convaincu qu'il y aurait deux premiers prix. Le

souvenir de ce que j'avais vu en juillet dernier, autorisait absolument cette opinion...

Trois groupes se présentaient, dirigés toute l'année par Mlle Jeanne Schwarz, de l'Opéra, qui, rue de Madrid, comme à l'Opéra-Comique, où elle assume la même tâche de professeur, n'a pas pour habitude de considérer la Danse comme une plaisanterie. Lorsqu'elle dit, d'une de ses élèves, « qu'elle mérite ceci ou cela », il n'y a pas à chercher autre chose. Pour ma part, c'est parce qu'il m'a été donné d'assister à certains de ces cours que je connais l'infailibilité et la droiture de son jugement. Qu'il n'ait pas nécessairement l'écho qu'il mérite aux oreilles du jury, c'est autre chose.

Du premier groupe, les petites, et du deuxième, il n'y a encore rien à dire. On ne les discutera pas avant l'année prochaine. Je déplore tout de même qu'elles — comme les suivantes — aient eu à danser sur un plancher dont le milieu abrite une bouche de chaleur ! Ce n'est certainement pas la chaleur qui est gênante en juillet. Mais que peuvent faire des chaussons sur une grille de fer ? Quant au plancher usé, raclé, il était en plus, doté de belles flaque d'eau et, par-ci par-là, recérait des brindilles de paille de fer (on ne me l'a pas dit, c'est moi qui l'ai vu), évidemment funestes à toute démonstration chorégraphique. Tant pis pour les premières ! Et Mlle Claude Gillet en fit la malheureuse expérience en tombant. C'est tout de même pénible.

Pas l'ombre d'une ride — si l'on peut dire — dans le jury comprenant, autour de M. Jacques Rouché, administrateur de la réunion des théâtres lyriques natio-

naux, M. Claude Delvincourt, directeur du Conservatoire, M. Serge Lifar, Mlle Yvette Chauviré, MM. Samuel-Rousseau, Aveline, Maurice Lehmann. Si une concurrente tombe, ça doit être sa faute...

Avec le troisième groupe, croit l'intérêt de la partie. Mlles Geneviève Berthéas et Janine Renier (l'une premier, l'autre second accessit en 1942), font une excellente exhibition et nul doute que tout à l'heure, aux résultats...

Voici enfin le quatrième groupe : l'élite. Elles sont trois : Mlles Claude Gaudart, Danielle Robin, Olga Alexandrovicz. Leur présentation et leurs variations sont magnifiques, non seulement de technique mais encore de goût. Lorsqu'on sait régler aussi bien, on devrait être au moins maître de ballet.

Horriblement difficile, cette seconde variation. Olga Alexandrovicz, qui eut un second prix il y a deux ans, donne à tous l'impression qu'elle décroche aujourd'hui son premier prix. Dany Robin, second prix l'an dernier, se joue de tout. C'est un éblouissement. C'est elle la plus forte, de toute évidence, et déjà elle dépasse largement la classe d'un premier prix. Il y en aura donc deux, pense-t-on.

Le jury se lève et délibère longuement. On attend avec anxiété. Dans les coulisses, Dany Robin et Olga Alexandrovicz sont très entourées. La même phrase revient sur toutes les lèvres : « Elles l'auront, leur premier prix. »

Et le public discute dur et ferme pendant cet entr'acte. Les pronostics vont bon train. Dany Robin et Olga Alexandrovicz, deux bonnes recrues pour l'Opéra.

Prêtes à affronter le redoutable jury, les concurrentes attendent, impatientes, dans le foyer le grand moment.



C'est l'Opéra qui conditionne tout, et personne ne s'en réjouit du reste. Car l'usage veut que les premiers prix soient engagés dans le ballet de notre grande première scène lyrique. Alors, c'est bien simple : si l'administrateur de la maison qui est toujours du jury, décide qu'il n'a pas besoin de nouvelles danseuses, il peut aussi bien ne pas y avoir de premier prix. On a vu ça il n'y a pas encore bien longtemps. Il est vrai qu'on peut voir aussi cet usage trahi. Et certains premiers prix ont dû se contenter de l'Opéra-Comique. Là, on est voué à faire en scène autant de figuration que de danse. Et travailler plusieurs années pour ce joli résultat, n'est pas ce qu'espèrent les danseuses. Mettons-nous à leur place.

C'est de tout cela qu'on papote un peu partout. Les parents, les amis, les étrangers, personne ne reste indifférent.

Enfin la sonnerie... On se précipite. Dany, Olga, préparez-vous.

Pas du tout. Le jury, enfin décidé, reparait et accorde un premier prix à Dany Robin... Consternation dans la salle et autour de la scène. Sacré Conservatoire. Cela ne changera pas !

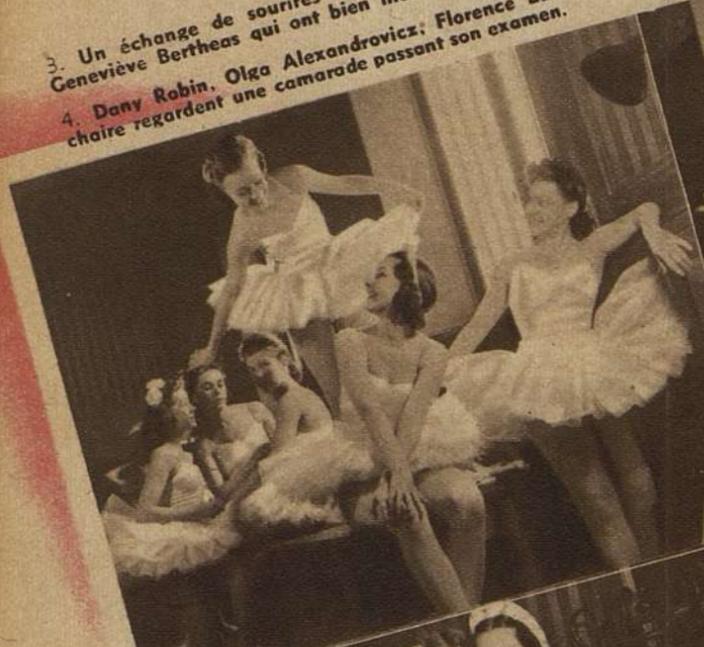
Puis on annonce les seconds prix : Mlles Ginette Bertheas et Florence Luchoire. Des cris s'élèvent de toute part. C'est le Conservatoire. Le jury se retire sous les huées. Avec ce calme et cette sérénité que donne l'habitude.

Jean ROLLOT.

2. Entourant leur professeur, Mlle Jeanne Schwarz, Dany Robin et Olga Alexandrovicz espèrent un heureux résultat.



3. Un échange de sourires entre Dany Robin et Geneviève Bertheas qui ont bien mérité leurs prix.
4. Dany Robin, Olga Alexandrovicz, Florence Luchoire regardent une camarade passer son examen.



Photos Lido



5. Geneviève Bertheas à droite, et Florence Luchoire, joyeuses, les deux seconds prix de 1943.
6. Dany Robin, l'heureux premier prix, se fait une dernière beauté avant de se présenter



7. Sophie Desmarests, Louise Conte, Jean Marchat, Maria Casarès, Reggiani et Dacqmine.

8. Ch. Carpentier, qui eut un 1^{er} accessit de tragédie, et Denise Noël, le 2^e prix, s'habillent.

9. Les deux 2^{es} prix de tragédie et de comédie, Emile Deiber et Thérèse Marodon se reposent.

10. L. Conte, 1^{er} prix de comédie, et Dacqmine, 1^{er} prix de tragédie, viennent de se fiancer.

11. Dans les coulisses, la gaieté règne. Voici Dacqmine, Christiane Carpentier et Denise Noël.

Tragédie et Comédie

PAR JEAN LAURENT

LES concours du Conservatoire tiennent à la fois du pancrace et de la corrida. Et la joie sadique du public qui se repaît du trac et de la pâleur des élèves, jouant sur scène leur avenir, est un spectacle à peu près écœurant.

La critique, de son côté, est en droit de trouver qu'on agit à son égard avec une certaine désinvolture. Dès huit heures trente, les places de l'enceinte chichement réservées à la presse sont, comme à chaque séance, occupées par de piaillantes « hirondelles », par les parents des élèves, ou par les élèves eux-mêmes. Aucune place, bien entendu, n'est numérotée. Ce serait trop simple : on ne peut demander à l'administration des Beaux-Arts, si libérale dans la distribution des cartes, et au directeur du Conservatoire, dont nous sommes les invités, d'envoyer à la critique un service, semblable à celui des « générales » de théâtre. Les ouvreuses s'intéressent bien davantage aux pourboires qu'aux cartes d'invitation. Pour vingt francs vous avez la place d'Alain Laubreaux, et pour cinquante francs, celles de Maurice Rostand et de Rosemonde Gérard.

Un grand brouhaha, puis un silence de mort. Dans la loge officielle, le jury vient de faire son entrée. Il est composé du maître de céans, Claude Delvincourt, président, et de ses aides :



12. Un coin du vestiaire des hommes avant le concours. A droite, Jean Street qui obtiendra cette année le premier prix de comédie, revêt son costume avec calme.

13. Sophie Desmarets répète jusqu'au tout dernier moment ainsi que Jacqueline Cartier. Quelle assiduité! Quelle tension d'esprit! La première remportera un 1^{er} accessit.

MM. Jean-Louis Vaudoyer, René Rocher, Pierre Aldebert, Raphaël Duflos, Jean Debucourt, Gabriel Boissy, Jean Sarment, Henri Rollan, Charles Méré, Pierre Bertin, Jacques Grétilat, Emile Mas, et de Mmes Mary Marquet et Catherine Fontenay.

La tragédie

Il est neuf heures. Les jeux du cirque commencent: les martyrs sont livrés aux fauves.

Le premier n'est pas très réveillé. Il a vingt-quatre ans, et concourt dans « Antiochus ». Pourtant, ce jeune Gaston Girard est sympathique: sa voix est chaude, et il porte le costume avec aisance. Mais son jeu est encore scolaire, et le geste est gauche et rétréci. On remarque ses yeux clairs, ses yeux d'eau, dans un petit visage d'oiseau de nuit gêné par la lumière du jour. Un second accessit récompense avec indulgence ce charmant exercice d'école.

Dans « Andromaque », Yvette Nollier est consciencieuse, sans plus. De la véhémence parfois, mais aucune discipline, et de la vulgarité. Le jury ne l'a pas nommée.

J'approuve également l'indifférence qu'il a marquée à Jacques Ivernel, qui parle souvent faux, et laisse tomber toutes les finales des alexandrins raciniens. Son Antiochus (encore!) est lourd et sans race.

Thérèse Marodon, la plus jeune élève du concours, n'a pas seize ans. C'est, à la rigueur, une comédienne sensible; mais dans la tragédie son jeu ne passe pas la rampe. Cette jeune artiste, qui est la fille de Germaine Rouer, sociétaire de la Comédie-Française, semble aussi étonnée que nous d'obtenir un second prix. C'est une élève assez douée, sans plus, qui se prépare une fameuse déception, l'année prochaine.

Enfin, une nature véritable, et la seule artiste de ce concours, qui nous rappelle un peu celui de Maria Casarès, l'an passé. Mais Maria Casarès, qui devait obtenir cette année la récompense suprême, a été récemment renvoyée du Conservatoire, car on venait de s'apercevoir, un mois avant le concours, qu'elle était, depuis le début de la saison, la vedette du Théâtre des Mathurins. Maria Casarès, qui n'a pas séduit l'année précédente le jury, mais qui émerveille chaque soir le public, suit aujourd'hui le concours, mais dans une loge, à côté de

Jean Marchat. En sera-t-il de même, l'an prochain, pour Christiane Carpentier, qui met au service des sombres « Erinnyes » une belle voix grave, un souffle et un frémissement intérieur, dignes des plus grandes tragédiennes de notre époque? Un premier accessit récompense avec ironie cette nature exceptionnelle. Encore n'en est-on pas très sûr, car le public manifesta si violemment sa sympathie et son admiration à Christiane Carpentier, que Claude Delvincourt, président du jury, ne put rétablir le silence. Les spectateurs forcenés et indignés ne le laisseront point parler ni annoncer la piètre récompense décernée à la seule révélation de ce concours. Le tintement grêle de la sonnette rageuse et directoriale fut couvert par les applaudissements et les bruits de pieds. Et dans un nuage de poussière, sous les imprécations et les huées, le jury disparut de l'horizon et s'évanouit dans les airs comme des dieux de l'antiquité... Ce fut, en somme, le moment le plus humainement tragique de ce concours de tragédie.

A Christiane Carpentier, le jury préféra Denise Noël, sans doute pour son imitation très réussie de Marie Bell dans « Phèdre ». Cette fort jolie personne fait chanter sa voix en virtuose. Elle a pris à son modèle tous ses trucs de métier et même ses défauts. Visiblement, le public lui est hostile, et manifeste contre cette récompense que Mary Marquet, son professeur, n'a obtenue que grâce à sa force persuasive.

Le même conflit, qui opposa Christiane Carpentier à Denise Noël, se renouvelle entre Emile Deiber et Jacques Dacqmine. Dans les stances de « Polyeucte », Emile Deiber, qui a dix-huit ans, montre une bien jolie sensibilité et un sens poétique d'une rare qualité. Son second prix à l'unanimité est très mérité. Mais peut-on prouver ses qualités de tragédien avec « Polyeucte »? Les fameuses stances relèvent de l'art de la diction plus que de la tragédie.

Enfin, voici le grand favori du concours: Jacques Dacqmine, dont le costume d'or et l'écharpe pourpre de « Pyrrhus » font frémir les jeunes filles en fleurs. Sa scène est moins bonne que celle de l'an passé, mais quelle voix admirable, chaleureuse et forte, nuancée à merveille! Et puis, comment ne pas donner un premier prix à un artiste qui a triomphé toute la saison à la Comédie-Française dans « Phèdre » et dans « Renaud et Armide », aux côtés de Mary Marquet, de Marie Bell et de Maurice Escande, son professeur? L'honneur de la Maison de Molière est en jeu. Signe des temps: faudra-t-il d'abord être engagé au Théâtre Français pour obtenir son premier prix? Le contraire semblait

plus logique jusqu'à maintenant. Le jury, qui dut hésiter sur le cas de Dacqmine, eut ensuite honte de sa faiblesse, et commit une injustice plus grande en se vengeant sur ce jeune comédien, lors de son concours de comédie.

Mais, que l'on ne nous dise plus que la tragédie est morte, car la plupart de ces élèves ont déjà de l'autorité et du métier. Ainsi, Jacques Dacqmine n'a plus rien à apprendre au Conservatoire: malgré sa scène ingrate et sans effet dramatique d'« Andromaque », il montre une maîtrise d'authentique tragédien. Chaque époque a le théâtre et les artistes qu'elle mérite. Les événements formidables qui bouleversent le monde ont fait renaitre la tragédie, et ont rapproché les élèves des grandes œuvres du passé.

La comédie

HOMMES

QUELQUES espoirs timides, mais peu de natures vraiment ardentes parmi les neuf élèves admis à concourir, le matin en classique, et l'après-midi dans des scènes modernes, ou au choix: dans deux scènes classiques. Car qui peut le plus peut le moins.

Les jurés ont mis une heure trois quarts à se décider pour les récompenses de comédie: si leur conscience n'était bien connue, nous aurions cru qu'ils avaient tiré les noms des lauréats au sort, tant les résultats nous parurent souvent inexplicables et incohérents. Certaines récompenses atteignaient juste, mais là où nous souhaitions des seconds accessits, nous entendimes décerner un premier prix, et réciproquement. En ces matières, une absolue précision est impossible. Mais je suis persuadé qu'en faisant voter les spectateurs, il y aurait eu une unanimité bien plus grande pour les récompenses.

Pour les hommes, le premier prix échoit à Jean Street, dont j'avais remarqué la distinction naturelle et l'aisance désinvolte dans le rôle de Steinberg de « Bettine ». Cette excellente impression s'est confirmée, l'après-midi, dans une bonne scène de Jules Renard, et dans les nombreuses répliques que le jeune artiste donna à ses camarades. Mais cet excellent élève de Maurice Escande, dont il possède le brio élégant, manque encore de ce qu'il faut de rare, de complet, de décisif, pour justifier un premier prix, surtout après un premier concours.

Par contre, le jury a eu raison de n'accorder qu'un second prix à l'unanimité à Emile Deiber, dont le tempérament dra-

matique est exceptionnel, mais qui doit encore travailler pendant un an au Conservatoire pour obtenir un magnifique prix en 1944. Car, s'il ne rentre pas chez Molière, ce jeune comédien, doué d'un physique ingrat et d'une voix magnifique, risque de rater sa carrière au Boulevard. Réussir à ne pas faire rire dans une scène ridicule et mélodramatique d'« Hernani », c'est déjà un beau tour de force. Mais, dans « Le Cloître », de Verhaeren, Emile Deiber eut des accents admirables d'une sincérité bouleversante. C'est une véritable révélation, et peut-être le seul artiste de ce concours. A l'année prochaine.

Victime, l'an passé, d'un jury sévère, qui critiqua le manque de style de son Mascarille des « Précieuses Ridicules », Jacques-Henri Duval rattrape, cette année, le temps perdu en sautant les échelons. Et un second prix, très mérité, couronne sa fantaisie naturelle, son sens inné de l'effet comique, et cette bouffonnerie très personnelle, qu'il extériorise dans « Le Mariage Forcé », de Molière, et dans une scène peu connue tirée d'une pièce de Tchekov, qu'il enleva avec Sophie Desmarets, dans un mouvement étourdissant.

Pour prévenir les incidents qui auraient pu se renouveler à la proclamation des récompenses du Concours de comédie, Claude Delvincourt fit savoir, par un appareil, que les concours auraient lieu désormais à huis clos, et que les récompenses ne seraient pas données publiquement, si les spectateurs n'observaient pas l'attitude décente « que réclament les événements ». Cet habile chantage obtint son effet. Le public resta coi, pétri de stupeur en apprenant que son grand favori, Dacqmine, dont le premier prix semblait certain, n'obtenait qu'un premier accessit. Un second prix eût été plus juste. Car, malgré sa jeunesse ardue dans une scène — beaucoup trop littéraire pour être émouvante — de « La Ville Morte », il ne méritait pas un premier prix. Magnifique d'allure dans le sombre costume d'« André Del Sarte », il n'est pas parvenu un instant à nous émouvoir dans ce rôle magnifique. Que lui importe d'ailleurs! Il a dix-huit ans. C'est son premier concours de comédie. Et le voici déjà chez Molière. Lors de la proclamation des récompenses, son attitude presque provocante, pour masquer son dépit, fut très réussie, et prouve une maîtrise de grand comédien.

Un second accessit récompense très justement Gaston Girard, que je préfère décidément en comédie. Dans le Don Carlos d'« Hernani », il s'impose aussitôt. Et son « Lorenzaccio » est d'une belle envolée romantique. Il joue un peu la comédie comme un danseur, et possède une science des attitudes remarquable. On peut, déjà, lui faire confiance. Il a aussi donné d'excellentes répliques.

Parmi les élèves non récompensés, Arsène Pehée ne pense pas à ce qu'il dit et récite comme un chanteur. Raymond Bertola manque de fantaisie et de brio dans Octave des « Caprices de Marianne ». Claude Lefèvre-Géraldy, qui est le fils de « Tif et Moi », c'est-à-dire de Germaine Lubin et de Paul Géraldy, n'arrive ni à s'émouvoir ni à nous émouvoir dans le Don Salluste de « Ruy Blas » Seul, Robert Tarride méritait une récompense. Mais laquelle? Il avait déjà un premier accessit avant la guerre. Il ne pouvait avoir qu'un second prix ou rien. Avec son « Monsieur Badin », c'est encore Courteline et ses répliques impayables que l'on applaudit.

FEMMES

TOUTS les concours de comédie se ressemblent: ils possèdent le même rythme, offrent les mêmes couleurs, et répandent le même parfum. Et, pourtant, c'est un spectacle dont les amoureux du théâtre ne se lassent jamais.

Au milieu des rumeurs et des grincements, on finit par se tasser tant bien que mal. La chaleur est accablante. On se piétine, on se bouscule, les moindres coins sont encombrés. Pour l'occupation de chaque place, il y a de vives discussions entre les spectateurs et les ouvreuses, et entre les spectateurs eux-mêmes.

Le concours des femmes est toujours supérieur à celui des hommes. Les femmes seraient-elles d'instinct plus comédiennes?

Douze élèves se présentent. Certaines d'entre elles sont des vedettes, comme Suzy Carrier, l'exquise ingénue de « Pont-carral », ou des demi-vedettes comme Hélène Constant, créatrice de « La Célestine », et Sophie Desmarets, qui joua cette saison « Monsieur de Falindor ». Un règlement stupide, et appliqué avec la plus criante injustice, empêche les élèves de se familiariser avec le public. D'abord, il est absurde de priver ces jeunes artistes de bénéfices supplémentaires. Et puis, il est ridicule de faire de ces jeunes gens des sortes de puceaux dont le jour du concours marque la défloration. L'habitude de jouer devant une assistance, d'en provoquer les réactions, de se sentir en contact avec elle, fait partie intégralement de l'art du comédien. C'est une vérité qu'on oublie trop.

Deux victimes du dernier concours obtiennent cette fois la récompense suprême: Mlles Hélène Bellanger et Louise Conte. J'avais signalé ici même, l'an passé, l'injustice du jury à leur égard.

Hélène Bellanger, qui avait raté son premier prix à cause d'un « bibi » cascadeur, dont les chutes successives firent la joie des spectateurs, concourt, cette fois, sans chapeau, dans le rôle de Rosine du « Barbier de Séville ». Elle dit juste et avec simplicité: mais elle manque, me semble-t-il, de ce qu'il faut de personnalité déjà affirmée pour un premier prix. Elle ne renouvelle pas Rosine: elle marche sur les traces de ses devancières.

La nature la plus brillante de ce concours est, à mon avis, celle de Louise Conte, remarquable élève de Maurice Escande. Son Arsinoë du « Misanthrope » devrait servir de modèle à toutes les Arsinoë: mesure, intelligence, jalousie, perfidie voilée sous les sourires, ironie, tout y est. L'après-midi, elle change de visage: sa « Marie Tudor » est d'une noblesse hautaine, d'une cruauté triomphante. C'est la reine qui se venge d'une trahison en donnant au bourreau la tête de son jeune amant. Quelle passion contenue, quelle diction nuancée et brillante! Voilà une belle recrue pour la Comédie-Française.

Encore deux seconds prix: celui de Thérèse Marodon, tendre et sensible Juliette, ne s'explique guère. Elle est semblable à toutes celles qui se ressemblent entre elles, et dont rien ne se fixe dans la mémoire. Sa reine de « Ruy Blas » est également sans éclat. Elle est bien jeune d'ailleurs pour avoir déjà une personnalité.

Par contre, Françoise Christophe méritait son second prix. Sa marquise du « Legs », de Marivaux, ne manquait ni de finesse ni de style. Elle nous a charmés également dans son interprétation de « La Paix du Ménage », par son naturel et sa douce autorité.

Sophie Desmarets possède une véritable nature de fantasiste. Intelligente et spirituelle Antonia de « La Navette », frivole et étourdie comtesse d'« On ne saurait penser à tout », de Musset, Sophie Desmarets méritait même un second prix. Un premier accessit récompense cette malicieuse artiste qui a un bel avenir devant elle.

Le dernier accessit tombe au petit bonheur: c'est Cécile Paroldi qui le reçoit. A-t-on pris en considération dans l'austère Conservatoire, son insignifiance de demoiselle bien élevée? Tandis qu'elle jouait « Il ne faut jurer de rien », j'ai eu le loisir de penser à mes affaires personnelles. Il n'est pas mauvais que, de temps en temps, le théâtre nous porte ainsi à la méditation.

Les autres ont surtout raté leur concours à cause du mauvais choix de leurs scènes. Qu'elles se consolent: le talent finit toujours par s'imposer. Car, entre nous, donner de bonnes notes, décrocher qu'une élève a mérité un quart de point de plus qu'une autre, n'est-ce pas risible?...

Candidates et lauréates, où êtes-vous maintenant, de quelles félicitations êtes-vous entourées, ou de quelles malédictions êtes-vous accablées?

Jean LAURENT.



14. Jean Street, premier prix masculin de comédie, encourage Françoise Christophe qui va entrer en scène et obtenir le deuxième prix de comédie.



15. Hélène Bellanger qui obtiendra le premier prix de comédie avec Louise Conte, coiffe Thérèse Marodon, une autre triomphatrice.



16. Suzy Carrier, vedette de cinéma, et Hélène Constant, vedette de théâtre, créatrice de « La Célestine », n'ont recueilli aucun prix.



Photos Bartelet

Rencontre avec Georgette TISSIER

Aujourd'hui le Bois de Boulogne est plein de rires : c'est la chanson des jeunes et le refrain d'un ciel bleu... Nous regardons avec paresse et béatitude passer les bicyclettes et les couples tendres. Mais l'envol d'une robe fleurie nous étonne par sa grâce, un sourire répond à notre coup d'œil. Un sourire d'une ineffable blondeur, un sourire aussi clair que le temps : c'est Georgette Tissier.

Georgette Tissier! Quel doux prénom et quel nom célèbre pour une jeune comédienne dont on ne sait rien et dont on parle trop rarement! Car Georgette est de celles qui ne tiennent pas à une publicité tapageuse. Elle ne veut surtout pas exploiter la célébrité de son mari. Nous sommes certain de ne dévoiler aucun secret en disant que Georgette est la femme de notre unique Jean Tissier.

Personnellement, nous aimons beaucoup Georgette. C'est notre grande amie et, malgré le temps merveilleux qui incite à la fânerie, nous ne pouvons résister au désir de l'interviewer! Nous apprenons donc qu'elle a été élevée par des journalistes et qu'elle s'est sentie attirée par le théâtre et le cinéma bien plus que par le reportage! Comme la plupart des débutantes, elle fréquenta les cours René Simon et Jean d'Yd. Ce fut dans une tournée qu'elle rencontra Jean Tissier. Puis, elle continua de jouer des rôles de valeurs différentes. C'est ainsi que nous l'avons vue récemment au music-hall dans « La Poire et le Fromage » de Paluel-Marmont, et au théâtre dans « Je ne te connais plus » et « L'Amant de Bornéo » qu'elle vient de terminer. Maintenant, elle pense irrésistiblement à ses vacances et surtout à la pièce d'Yves Mirande qu'elle jouera au mois de septembre au Théâtre Antoine que dirigera Simone Berriau. C'est d'ailleurs sur cette confiance que nous nous décidons à quitter Georgette Tissier. Avec un délicieux sourire d'adieu elle ouvre un roman sans doute passionnant. Et toute gentille sur son banc, elle a l'air d'une écolière appliquée qui révise consciencieusement ses leçons...

Bertrand FABRE.

1. Une jeune fille à bicyclette ? Voilà Georgette Tissier qui passe...
2. Chez eux, à Auteuil, Georgette et Jean Tissier en plein bonheur.
3. Le charmant couple que nous connaissons adore surtout les chiens.



« Les Anges du Pêche », qui est projeté au Paramount depuis déjà trois semaines, est un film que vous devez de voir, amis lecteurs. C'est un film rare dont le succès de curiosité est déjà établi. Ce n'est pas, en effet, un film comme les autres. Pas d'intrigue amoureuse, mais l'Amour et « il n'en est pas de plus grand » est toujours en cause. Pas de vedettes tapageuses, mais des comédiennes de grand talent dont la réputation s'efface devant les rôles qu'elles ont à incarner. Un sujet neuf dans un cadre jusqu'alors inconnu du grand public. Ce film s'inspire de la vie d'une congrégation dominicaine française, fondée en 1867 par le père Lataste.

L'intrigue, bien qu'imaginée, exprime par des images et des détails pris à la réalité l'atmosphère qui règne dans ces couvents et l'esprit qui anime leur mission.

« Les Anges du Pêche », c'est le drame d'une jeune fille pure qui, entrée dans un couvent de l'Ordre de Béthanie ou des Réhabilitées, se donne pour mission de visiter les prisons; elle opérera des prodiges de dévouement, allant jusqu'au sacrifice de sa vie.

Le réalisateur de cette nouvelle production de Roland Tual est Robert Bresson; le scénario original est dû au R. P. Bruckberger (Dominicain), Robert Bresson et Jean Giraudoux; ce dernier est aussi l'auteur des dialogues.

L'interprétation réunit Renée Faure, de la Comédie-Française, Jany Holt, Sylvie, Mila Parély, M. H. Dasté, Yolande Laffon, Paula Dehelly et une nouvelle venue qui se taille un légitime succès personnel, Sylvia Monfort.

1 et 2. Renée Faure, de la Comédie-Française, interprète le rôle émouvant de la jeune fille pure qui, sous les traits de Sœur Anne-Marie, se donne pour mission de réhabiliter les détenues à leur sortie de prison.

3. Mère Saint-Jean (Sylvie) et Jany Holt sont aussi parmi les principales interprètes de ce film étrange par son originalité et si parfaitement réalisé.

Photos extraites du film



1. Avec le sourire, Georges Guétary présente l'original disque souple.

Nous assistions dernièrement au « tour de chant » de Georges Guétary dans un music-hall populaire, une de ces petites salles de quartier au décor fruste où un public attentif et sincère se suspend aux lèvres de l'artiste et réagit spontanément. Après avoir obtenu son habituel succès dans quelques-unes de ses chansons éprouvées et adoptées, le sympathique artiste annonça « La Valse des Regrets », poème de Louis Poterat sur la célèbre « Valse en la » de Brahms. C'était à notre connaissance la première œuvre sur un thème classique que notre jeune vedette osait insérer dans son répertoire. Comment ces spectateurs simples allaient-ils accueillir cette œuvre de grande qualité? C'est la question que nous nous posions au moment où la voix pure et souple attaquait les premiers vers.

Dans un style sobre, avec une émotion contenue et une sorte de respect artistique pour cette page d'un maître apprécié de tous les mélomanes, Georges Guétary termina dans un silence émouvant qu'envahirent brusquement les ovations de la salle. Ce fut peut-être son plus grand succès. Dans sa loge, alors que nous l'en félicitâmes, Georges Guétary en était transporté de joie: « Vous voyez, nous dit-il, que le public le moins averti est sensible à la vraie musique. »

— Quand avez-vous eu l'idée de faire adapter des paroles sur « La Valse en la » ?

— Il y a longtemps déjà... Mon oncle, qui me prodigue de précieux conseils, est en effet un éminent pianiste. Il est l'accompagnateur de plusieurs grands virtuoses et surtout l'inséparable partenaire au piano du célèbre virtuose Jacques Thibaud. Vous savez que la « Valse en la » est pour ce dernier l'inévitable « bis » que le monde entier lui réclame. À force d'être souvent bercé par ce thème, je voulais lui donner une expression littéraire sans qu'il pût y avoir sacrilège. Je m'adressai à Louis Poterat qui me fit le poème que vous venez d'entendre. Je lui sais gré d'avoir gardé la pureté de l'œuvre originale et d'avoir communiqué, comme il sait le faire, avec l'inspiration même du maître que je lui proposais. Je me serais d'ailleurs refusé à interpréter ce morceau si quelque note discordante avait risqué de le déformer.

— Vous allez certainement l'enregistrer ?

— Sur disque souple d'abord en attendant le disque dur! Je l'enregistrerai en même temps qu'un charmant sérénade sur laquelle je compte beaucoup, intitulée « Caballero ».

Et Georges Guétary fredonne pour nous ce « Caballero » dont le rythme, la couleur et les paroles constituent ce qu'en argot de métier on appelle un « boum » assuré. Ce qui ne nous empêche pas de « toucher du bois » en vous l'annonçant.

Germain FONTENELLE.

GEORGES GUÉTARY interprète de BRAHMS

Photos Lido



2. Le sympathique chanteur parcourt attentivement une nouvelle chanson.



3. Accompagné par Louis Poterat, Georges Guétary chante un air inédit.



4. L'éditeur, la vedette et le disque ! Ce pourrait être le titre d'une fable.

Le Rideau se lève



ROGER GOZE, le fantaisiste qui monte, jeune premier dans la revue « Bonjour Paris », au cabaret « Chantilly », le cabaret music-hall de la rue Fontaine. Photo Harcourt.

AMBASSADEURS - ALICE COCÉA
Valentine TESSIER - Marcel ANDRÉ
dans
Paul GÉRALDY **DUO** d'après COLETTE
avec COUTAN-LAMBERT, Philippe OLIVE



MONSIEUR
Cabaret
Restaurant
Orchestre Tzigane
94, rue d'Amsterdam



MIREILLE DAX, la jeune et charmante danseuse acrobatique et fantaisiste, vient d'obtenir un vif succès à Château-Bagatelle, le cabaret de l'élite parisienne. Photo Le Studio.

BOUFFES-PARIISIENS
ELVIRE POPESCO
dans son immense succès
Ma cousine de Varsovie

BAGATELLE
Toute une pléiade de Vedettes avec Jean LAPORTE et ses 18 virtuoses
20, RUE DE CLICHY - TRI. 79-33
Ouvert toute la nuit
Grâce à son toit ouvrant, c'est en plein air que vous assisterez au spectacle du Château-Bagatelle. Chaque jour sauf le dimanche de 22 heures à l'aube.

vol de nuit
8, rue du colonel-renard. - étoile 41-84
la vedette du film et de la chanson
josé bisbal
et l'explorateur-poète
edgar roland-michel
continuent d'accueillir tous leurs camarades du bled, de la mer, de l'air, des lettres et des arts.



ATHÉNÉE
La révélation de l'année
LA PART DU FEU
Pièce en 3 actes de L. DUCREUX

APOLLO
Lania FEDOR
Jacques VARENNES
Gilbert GIL Georges ROLLIN
Primerose PERRET
LA DAME DE MINUIT
COMÉDIE de Jean de LETRAZ
MAT. DIM. & FÊTES 15'

Les films que vous irez voir :
Artistic Voltaire, 45, rue Richard-Lenoir. ROQ. 19-15. M.
Aubert Palace, 28, boul. des Italiens, PRO. 84-84. M.
Balzac, 136, Champs-Élysées, ÉLY. 52-70. M.
Berthier, 35, bd Berthier, GAL. 74-15. M.
Biarritz, 79, Champs-Élysées, ÉLY. 42-33. M.
Bonaparte, 78, rue Bonaparte, DAN. 12-12. V.
Carnéo, 32, Bd des Italiens, PRO. 20-89. V.
Cinéma Champs-Élysées, 118, Champs-Élysées, ÉLY. 61-70. V.
Cinéma Opéra, 4, Ch.-d'Antin, PRO. 01-90. V.
Clichy-Palace, 49, Av. de Clichy, MAR. 20-43. M.
Club des Vedettes, 2, rue des Italiens, PRO. 88-81. V.
Delambre (Le), 11, r. Delambre, DAN. 30-12. M.
Denfert-Rochereau, 24, Place Denfert, ODE. 00-11. V.
Ermitage, 12, Ch.-Élysées, ÉLY. 15-71. V.
Gaumont-Palace, Place Clichy, MAR. 58-00. V.
Helder (Le), 34, bd des Italiens, PRO. 11-24. V.
Impérial, 29, Boul. des Italiens, RIC. 72-52. V.
Lord-Byron, 122, Champs-Élysées, BAB. 04-22. M.
Lux Bastille, Place de la Bastille, DID. 79-17. V.
Lux Rennes, 78, r. de Rennes, LIT. 62-25. M.
Madeleine, 14, Boul. de la Madeleine, OPE. 58-03. M.
Marbeuf, 34, rue Marbeuf, BAL. 47-19. M.
Marivaux, 15, boulevard des Italiens, RIC. 83-90. V.
Miramar, Place de Rennes, DAN. 41-02. M. et V.
Moulin Rouge, Place Blanche, MON. 63-26. M.
Normandie, 116, Champs-Élysées, ÉLY. 41-18. V.
Olympia, 28, Boul. des Capucines, OPE. 47-20. V.
Paramount, 12, Boul. des Capucines, OPE. 34-30. M.
Radio-Cité Bastille, 5, faubourg Saint-Antoine, Dor. 54-40. M.
Radio-Cité Opéra, 8, boulevard des Capucines, Opé. 95-48. M.
Radio-Cité Montparnasse, 6, rue de la Gaité, DAN. 48-51. M.
Régent, 113, av. de Neuilly (Métro Sablon), M.
Scala, 113, Bd de Strasbourg, V.
Studio-Parnasse, 22 bis, rue Bréa, DAN. 58-00. V.
Triomphe, 97, Champs-Élysées, BAL. 45-76. V.
Vivienne, 49, rue Vivienne, GUT. 41-39. M.
Les lettres M. (Mardi) et V. (Vendredi) indiquent le jour de fermeture hebdomadaire.

Du 14 au 20 Juillet
Le Patriote
Le Baron Fantôme
La Farce Tragique
Baltazar (film gai)
La Main du Diable
Goupi Mains Rouges
25 Ans de Bonheur
Goupi Mains Rouges
Une Vie de Chien
Mademoiselle Béatrice
Le Baron Fantôme
Secrets
Fièvres
Lumière d'Été
Le Loup des Malvencur
Le Soleil de Minuit
Ne le criez pas sur les toits
Les Deux Orphelines
L'Inconnue de Monte Carlo
Circonstances Atténuantes
Capitaine Fracasse
Monsieur des Lourdines
Monsieur des Lourdines
La Dame de l'Ouest
Ces Voyous d'Hommes
Rembrandt
Malaria
Les Anges du Pêché
Troublante Venise
Goupi Mains Rouges
Le Mari Modèle
Forces Occultes
A vos Ordres Madame
Andorra
Une Vie de Chiens
Le Soleil de Minuit

Du 21 au 27 Juillet
Forfaiture
Le Baron Fantôme
La Farce Tragique
Ces Voyous d'Hommes
La Main du Diable
Goupi Mains Rouges
25 Ans de Bonheur
Goupi Mains Rouges
Une Vie de Chien
Le Mistral
Le Baron Fantôme
Dettes d'honneur
Nanette
Ne le criez pas sur les toits
Le Capitaine Tempête.
Le Soleil de Minuit
Ne le criez pas sur les toits
Les deux Orphelines
Dédé la Musique
La Piste du Sud
Capitaine Fracasse
Monsieur des Lourdines
Monsieur des Lourdines
Ramuntcho
La Chèvre d'Or
Au Bonheur des Dames
Malaria
Les Anges du Pêché
Huit Hommes dans un Château
Goupi Mains Rouges
Étrange Suzy
Le Loup des Malvencur
Ces Voyous d'Hommes
Fou d'Amour
Une Vie de Chien
Le Soleil de Minuit



GARE MONTPARNASSE DAN 41-02
MIRAMAR
Fermeture Mardi et Vend. Mat. 14 h. 30 à 18 h. 45. S. 20 h. 30
RAMUNTCHO
d'après l'œuvre de PIERRE LOTI
avec
Louis JOUVET, Madeleine OZERAY et Paul CAMBO

EN DOUBLE EXCLUSIVITÉ
HELDER - VIVIENNE
LE SOLEIL DE MINUIT
d'après le roman de Pierre BENOIT



La belle danseuse des Folies-Bergère, EVELYNE RIVA, aux cheveux blonds cendrés, toujours coiffée par René, collaborateur de la maison Elegans (Yvette et Lucien, directeurs, 4, rue Volney). Photo Teddy Piaz.

DAUNOU LE SOIR à 20 heures
L'AMANT DE PAILLE
COMÉDIE GAIE
J. PAQUI * M. ROLLAND
NOUVEAUTES L'annonce des dernières
de **L'Amant de Bornéo**
a suscité un tel afflux de location que M. Champell a obtenu de **Jean TISSIER** et de **Germaine LAUGIER** une prolongation jusqu'au 18 juillet
Vendredi 23 : 1^{re} à bureaux ouverts
de **l'École des Cocottes**
avec **SPINELLY** et **RELLYS**
LA LOCATION EST OUVERTE

LE JARDIN de Montmartre
1, AVENUE JUNOT
Métro : BLANCHE ou LAMARCK. - Tél. MON. 02-19.
Samedi 17 et Dimanche 18 juillet à 16 h.
APÉRITIF - THÉ - SPECTACLE
avec **Daniel CLÉRICE**
et 10 ATTRACTIONS
SHÉHÉRAZADE
de 22 h. à l'aube, sauf lundi
ABRI - 3, RUE DE LIÈGE - TRI. 41-68

Cinéma
AUBERT PALACE
CLUB DES VEDETTES
*
LE BARON FANTOME
Dialogues de Jean Cocteau
avec A. LEFAUR, O. JOYEUX
A. CUNY, G. DORZIAT, ALERME
J. HOLT, A. CLARIOND, de la Comédie-Française



DANY CANNE, une des meilleures interprètes de la chanson réaliste et de charme, vedette du cabaret Shéhérazade; elle obtient un franc succès dans sa chanson « Je ne puis oublier ». Photo Le Studio.

En exclusivité au **CINÉMA DES CHAMPS-ÉLYSÉES** pour la **Saison d'Été**
GOUPI MAINS ROUGES
Permanent de 16 h. (Dimanche 14 h.) à 22 h. 30. Fermé le Vendredi

De gauche à droite: SUZY CARRIER, GEORGES ROLLIN, G.-H. DUVAL, ROLANDE GARDET, ROGER GAILLARD et GILBERT GILL, dans « LA DAME DE MINUIT », à l'Apollo. Photo Louis Silvestre.



Pour aller au théâtre, Madame... Une création de MICHEL, 15, rue Royale.



La charmante LISETTE JAMBEL a fait, hier soir, sa rentrée au music-hall, à Bobino. Photo Harcourt.

Gas Marmy

Vedettes



GIL ROLAND
et la toute gracieuse
JACQUELINE CANTRELLE
"la plus ravissante des ingénues", dans
une scène de "MONSIEUR DE FALINDOR",
l'immense succès actuel du Th. Monceau.

Photo Louis Silvestre.

4^e ANNÉE — LE SAMEDI
17 JUILLET 1943 — N° 136
23, RUE CHAUCHAT, PARIS-9^e